

Les institutions psychiatriques parisiennes sous l'Empire, vues par un visiteur allemand *

par Michel CAIRE **

Au début du Premier Empire, Paris devient la capitale politique et intellectuelle de l'Europe, et le centre mondial de la médecine, qui attire étudiants et médecins de tous les pays. La plupart viennent y parfaire leurs connaissances, assister au renouveau de la clinique et de la recherche, et à la refondation du système hospitalier. L'un de ces voyageurs, le botaniste et médecin allemand August Friedrich Schweigger (1783-1821), nous a laissé un récit détaillé de ses visites des hôpitaux parisiens en 1806-1808 : ses observations et réflexions ont été réunies et publiées par son illustre compatriote le docteur Langermann, à Bayreuth (1) en 1809. L'ouvrage enrichi des commentaires de Langermann est fort peu connu (2) et n'a pas encore été traduit en français. Il apporte de précieuses informations sur l'état de la médecine française sous l'Empire, qui complètent celles de son devancier le médecin viennois Joseph Frank (1771-1842), auteur du célèbre *Reise nach Paris* (3).

Johann Gottfried Langermann (1768-1832), élève de Johann Christian Reil (1759-1813), fut surnommé le "*Pinel allemand*". Sa fameuse thèse, *De methodo cognoscendi curandique animi morbos stabilienda*, soutenue à Iéna en 1797, établit la nécessité de traiter par des moyens psychiques ces "*maladies de l'âme durables*". En 1799, il se fixe à Bayreuth, et comme médecin-directeur de Saint-Georges, transforme la Maison des fous en "*Psychische Heilanstalt für Geistesranke*" (établissement de soins psychiques pour malades de l'esprit) : l'événement marque traditionnellement le début des thérapeutiques psychiatriques modernes en Allemagne.

Schweigger n'est pas un spécialiste des maladies mentales ni de l'organisation hospitalière, mais fait preuve dans ses commentaires de beaucoup de pertinence et de sens critique, et son point de vue a d'autant plus de valeur qu'il paraît exempt de toute intention polémique. La distribution des locaux, les différentes classes de malades, les traitements en usage font l'objet de longues descriptions souvent curieuses et pittoresques.

* Comité de lecture du 25 avril 1998 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Psychiatre des Hôpitaux, E.P.S. Maison Blanche, 93330 Neuilly-sur-Marne.

Les aliénés (*Irren*) ou fous (*Narren*), atteints d'aliénation mentale (*Wahnsinn*) ou de folie (*Verrücktheit, Tollheit*) sont des malades (*Kranken*), qui peuvent être admis dans des établissements ou maisons d'aliénés (*Irrenanstalten, Irrenhäuser*) aussi dénommés hôpitaux (*Spitäler, Krankenhäuser*), ou dans des pensions privées (*Privatanstalten*). Mais le médecin qui se consacre spécialement aux aliénés n'est pas encore appelé aliéniste (*Irrenarzt*).

En ces années 1806-1808, le nouveau dispositif finit de se mettre en place, et demeurera presque inchangé jusqu'à la création de Sainte-Anne sous le Second Empire. Après la création du Conseil Général des Hospices, les salles des fous de l'Hôtel-Dieu ferment définitivement (1802), tandis que le service de traitement des femmes s'installe à la Salpêtrière, et celui des hommes à Charenton, puis à Bicêtre à partir de 1807. Les malades des milieux aisés ont le choix entre la maison de Charenton et les pensions privées spécialisées, dont les plus récentes sont dirigées par un médecin. La psychiatrie parisienne est alors dominée par le Maître de la Salpêtrière, Philippe Pinel, secondé par son ancien collaborateur de Bicêtre le surveillant Jean-Baptiste Pussin, et son plus proche élève Esquirol, qui a créé sa pension privée en face de l'hospice. A Bicêtre, le service est placé sous la direction de deux médecins moins connus, Lanefranque et Hebréard. A Charenton, un conflit sévère oppose le médecin en chef Royer-Collard au Sieur de Coulmier, le célèbre directeur autocrate. Ce conflit s'est focalisé sur la question des représentations théâtrales, où les mondains parisiens se pressent, et dont le marquis de Sade, pensionnaire de la Maison, passe pour le directeur artistique.

La Salpêtrière sous Pinel, Bicêtre quelques années après les réformes inaugurées par Pinel et Pussin, Charenton et son Théâtre des fous, les maisons privées d'Esquirol, Prost et Belhomme, sont donc quelques-uns des établissements que Schweigger nous invite à découvrir avec lui.

Lors de la visite de Schweigger, le service médico-chirurgical de Bicêtre est dirigé par Jean-Baptiste Pascal Lanefranque (1770-1812) (4), assisté de François Dumont (5) et François Hebréard (1775-1819) (6). Lanefranque a succédé à Pinel en 1795, et comme son prédécesseur, a laissé la conduite du quartier des aliénés au surveillant Pussin. Hebréard, ancien élève de Pinel n'a guère laissé de traces dans l'histoire de la psychiatrie, bien qu'il fut le premier titulaire du poste de médecin pour le traitement des fous de Bicêtre.

En cette année 1808, Bicêtre n'assure le traitement des fous que depuis un an. Auparavant, l'hospice ne recevait que les aliénés indigents jugés "sans espoir de guérison". Malgré la réorganisation récente, Schweigger relève à Bicêtre des vices architecturaux qui tiennent avant tout au défaut de séparation des trois sections. Un appareil en cuir garni de fer (*eiserne Bänder*) est encore utilisé pour contenir les furieux quand les camisoles (*lange Ärmel*, littéralement "longues manches") ne suffisent pas : "les furieux violents sont maintenus au cou et aux pieds par des liens de fers fixés au mur de la cellule". Pour les assujettir dans leur lit, une sangle ventrale ou un sac est fixé à des tréteaux et remonté jusqu'à la poitrine : la partie supérieure du corps est maintenue par des cordes fixées de chaque côté du lit et passées sur les épaules, et les pieds sont liés par des bandages.

A la Salpêtrière (7), réservée aux femmes, Philippe Pinel (1745-1826) (8), qui a pris ses fonctions le 24 floréal an III (13 mai 1795), est assisté de Jean-Baptiste Pussin

(1745-1811) (9) et du chirurgien André-Marie Lallement (1767-1834) (10). Le quartier d'aliénées du vieil hospice, qui avait gardé de l'Ancien Régime une très mauvaise image, connaît une transformation des plus heureuses, en particulier depuis l'arrivée de Bicêtre du surveillant Pussin en 1802.

Non sans fierté, Pinel a évoqué ces voyageurs qui, "curieux de visiter l'hospice des aliénées de la Salpêtrière, et témoins de l'ordre et du calme qui y règnent en général, ont dit quelquefois avec surprise en parcourant leur enceinte : "Mais où sont les folles ?" Ces étrangers ignoraient que c'était faire l'éloge le plus encourageant de cet établissement" (11).

L'aliéniste consacre dans la seconde édition de son *Traité* de longs développements aux résultats opérés à la Salpêtrière sous sa direction, se félicitant d'un plan général et d'une distribution intérieure méthodiques et judicieux dans l'ensemble, et multipliant les exemples cliniques prouvant la supériorité de son approche thérapeutique. Schweigger, observateur sagace et indépendant, rend pour sa part un compte fort honorable pour un médecin qui a su, malgré des conditions matérielles défavorables, mettre en œuvre une méthode de traitement qui lui vaut l'estime et l'affection de ses malades (12) : ce n'est que lorsque la force médicatrice de la nature conjugée aux moyens moraux et au travail manuel n'a pas permis d'obtenir la guérison qu'il recourt à la thérapeutique médicale active, en se limitant encore aux techniques les moins agressives : pas de bains froids, de rares saignées, un usage des médicaments limité aux états d'agitation.

La visite de Charenton justifie un long développement. Malgré une lettre de recommandation du préfet de police, Schweigger aura eu quelques difficultés pour visiter la curieuse institution.

L'édifice, dont les bâtiments les plus anciens servaient déjà sous l'Ancien Régime à recevoir les fous, a été remanié par le directeur nommé en 1797, François Simonet de Coulmier (1741-1818). Le conflit de pouvoir bien connu (13) entre le directeur et le médecin en chef Antoine-Athanase Royer-Collard (1768-1825), nommé à Charenton en 1806, n'est pas évoqué par Schweigger, qui, en revanche, consacre plusieurs pages à la vie quotidienne des malades et aux méthodes thérapeutiques particulières à Charenton. L'hydrothérapie y connaît un développement original avec les bains de surprise, dont la description diffère nettement selon les témoins : une méthode de choc, où l'effroi suscité est un facteur curatif pour Schweigger, un acte barbare pour Hyppolite de Colins (14) et Esquirol, qui l'appelle "bain de terreur".

Les représentations théâtrales retiennent toute l'attention du visiteur, qui fait un récit détaillé de celles auxquelles il a le privilège d'assister : *Le Sourd ou l'Auberge pleine*, comédie comique écrite en 1790 par Desforges et *Le tableau parlant*, comédie du compositeur dramatique André Ernest Modeste Grétry (1741-1813). Le théâtre des fous sera l'objet d'une longue polémique qui conduira à son interdiction (15). Le contenu des quelques pièces que nous savons avoir été jouées à Charenton (16) n'ont pourtant rien de bien scandaleux. Les premières ont été données au début de l'année 1805, à l'initiative de Gastaldy, le médecin de la maison. A la mort de Gastaldy le 30 décembre 1805, le directeur poursuit l'expérience, malgré l'opposition du nouveau médecin en chef. L'activité théâtrale s'inscrivait dans son projet de traitement moral : "Nous cherchions ensemble les moyens de dissiper (nos malades) par des jeux innocents, les

concerts, la danse, des comédies dont les rôles étaient remplis par des malades, ce qui excitait entre eux une véritable émulation, par le désir d'en faire autant, de recevoir les mêmes applaudissements que leurs compagnons d'infortune. Ces occupations les tenaient en activité, éloignaient les idées mélancoliques, source trop commune du délire" (17).

Mais les rôles étaient-ils vraiment tenus par les malades ? Royer-Collard (18), Hyppolite de Colins (19) et à sa suite Esquirol (20) ont affirmé qu'il n'en était rien. Plusieurs contemporains voyageurs de passage et autres parisiens curieux avaient bien relatés ces spectacles joués "par des fous, en présence d'autres fous qui ont la folie d'aller les écouter" (21), mais un doute demeurait (22). Le témoignage de Schweigger met fin à la controverse, et permet de juger de l'intérêt thérapeutique de telles représentations, même s'il se montre réservé sur la valeur authentiquement curative des expériences : distraction salutaire pour les pensionnaires de la maison probablement plus que "remède souverain contre la folie" (Coulmier). Notre observateur, pourtant attentif, ne fait mention ni de la présence de Sade, entré à Charenton en 1803, ni du rôle du divin marquis dans le *Théâtre des fous*, dont il fut "à la fois auteur, acteur, chef de troupe, metteur en scène, décorateur et "attaché de presse"" (Lever). Mais la présence comme ordonnateur du spectacle et maître des festivités de ce "monstre voué à l'exécration publique" (Colins) constitue un scandale qui renforce pour les détracteurs le caractère immoral de l'expérience (23). L'indignation finit par emporter l'adhésion des autorités : l'interdiction des représentations théâtrales en 1813 est suivie de l'éviction de Coulmier.

Les maisons de santé privées visitées par Schweigger sont au nombre de sept (24), dont la plupart dispose d'un médecin résidant.

La maison dirigée par Jean-Etienne-Dominique Esquirol mérite les éloges de l'auteur. Elle a ouvert ses portes au tout début de 1802 rue Buffon et "vis-à-vis la Salpêtrière n°8", sous les auspices de Pinel. L'administration est confiée aux soins de madame Aved-Loiserolles et le traitement assuré par Esquirol lui-même, tandis que Giraudy (25) se charge de la maison de convalescence.

Esquirol a suivi la méthode mise en œuvre par Pinel à la Salpêtrière, séparant les aliénés en trois départements suivant le plus haut degré de la maladie, son déclin ou la convalescence, et recourant aux moyens "que les progrès des lumières et les sentiments d'humanité semblent maintenant exiger de mettre en usage". L'établissement bénéficie toutefois de nombreux avantages sur l'hospice : cadre spacieux et agréable, proscription de tout appareil propre à attrister les malades, présence de domestiques en nombre qui permet une rapide maîtrise des agités et l'accompagnement des convalescents en promenade, qualité des repas, pris à la table du médecin lorsque l'état du malade le permet. La maison de santé de la rue Buffon, le plus célèbre des établissements privés parisiens, restera sans conteste la plus belle réussite du temps.

La maison de santé de Pierre-Antoine Prost (1770-1832) a ouvert en 1805 à Montmartre rue Trainée n°4 (22 rue Norvins de nos jours).

Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon puis chirurgien major dans l'armée du Nord en 1794-1795, il soutient en 1804 sa thèse de doctorat en médecine à Paris. Le médecin assure à la fois la direction administrative et le traitement des malades.

Empiriste sceptique, tenant en cela de son maître Bayle (26), Prost est l'auteur de nombreuses publications scientifiques, où il développe une théorie physiologique apparentée à celle de Broussais sur les Phlegmasies (1808), tendant "à attribuer les maladies générales à des processus inflammatoires de la muqueuse intestinale" (27). Au fil des années, la réputation de Prost se confirme et la maison devient prospère. En 1818, il fait ajouter un corps de logis au bâtiment principal. Pourtant, vers la fin de l'année 1820, il décide de l'abandonner à Esprit-Sylvestre Blanche (28). En avril 1832, il succombe à Paris du mal auquel il avait consacré son dernier ouvrage, *Traité du Choléra morbus* (Paris, 1831).

Ni docteur comme son fils Jacques Etienne (1800-1880), ni chirurgien comme le dit Schweigger, Belhomme était miroitier avant d'ouvrir vers 1770 sa maison de santé rue de Charonne à Paris. S'il est aujourd'hui le plus connu des anciens maîtres de pension, c'est parce que sa maison reçut pendant la Terreur des détenus politiques en principe malades, pour des pensions assez élevées. Une légende lui attribue le rôle de l'odieux spéculateur qui exigeait des pensions exorbitantes des riches suspects menacés du Tribunal Révolutionnaire et les renvoyait à la guillotine lorsqu'ils ne pouvaient plus payer. Depuis Lenôtre, qui a construit sa "thèse" à partir des mémoires du Comte de Saint-Aulaire et de documents d'archives incomplets, l'histoire a été inlassablement répétée, même depuis la publication des recherches d'O. Vincienne (29). Remarquons que Schweigger n'en fait évidemment nulle mention.

Outre les aliénés, Belhomme reçoit de 1803 à 1815 des jeunes gens à titre de correction. Qu'une maison de santé pour aliénés devienne maison de discipline pour jeunes correctionnaires, qu'un directeur conduise le traitement moral des uns et des autres ne doit pas étonner : n'est-ce pas Pinel lui-même qui affirmait "l'analogie entre l'art de diriger les aliénés et celui d'élever les jeunes gens. C'est une grande fermeté que l'un et l'autre exigent, et non des manières dures et repoussantes ; c'est une condescendance raisonnée et affectueuse, et non une complaisance molle et asservie à tous les caprices" (30).

Claude-Henry Jacquelin Dubuisson (1739-1812) avait repris en 1788 la direction d'une maison de santé, qui, treize ans plus tard, fusionnait avec celle du chirurgien L. Lasmestas, installée rue du Faubourg Saint-Antoine n° 303 (333 actuel). Son neveu le docteur Jean-Baptiste-Rémy Jacquelin-Dubuisson (1770-1836) (31) lui succéda en 1810, et la maison devint alors une prison d'Etat. Son plus illustre détenu fut sans nul doute le général Malet, dont la célèbre conjuration fera vaciller l'Empire en octobre 1812. La tentative de prise du pouvoir échoue, et les conspirateurs sont arrêtés avec leur supposés complices, dont Dubuisson neveu, rapidement mis hors de cause. La maison disparaîtra en 1876.

Les maisons de santé de "Madame Richebraque, rue du Chemin Vert n°19, faubourg Saint-Antoine", de "Monsieur Marcel, rue de Picpus près la barrière du Trône" et de "Mademoiselle Lacour, rue de Bellefond n°20 faubourg Montmartre" étaient moins réputées.

La pension de "Madame Richebraque" fut sous l'Ancien Régime et la Révolution dirigée par les chirurgiens Joseph Esquiros et Adrien-Jean Escourbiac et connaissait une certaine notoriété. En 1808, un médecin, dont on ignore le nom, réside donc dans la maison : peut-être s'agit-il déjà du docteur Renout, qui y sera attaché après son déménagement rue de Picpus vers 1811.

Pierre François Marcel, né en 1778, est un ancien marchand d'instruments de physique. Ses parents tenaient à la fin de l'Ancien Régime une maison pour aliénés d'esprit rue du Petit Bercy. L'établissement de la rue de Picpus ferme en 1912.

Dans les années 1770, Marguerite Lacour tenait avec sa cousine Marie Douay une pension rue Neuve-Sainte-Geneviève (rue Tournefort), avant de déménager à Montmartre dans l'ancien hôtel de Charolais rue de Bellefond. Sous la Terreur, une partie de la maison fut réquisitionnée par le Comité révolutionnaire de la section pour en faire un dépôt pour les suspects. L'établissement survit néanmoins à la tourmente, mais semble avoir disparu peu après la visite de Schweigger.

NOTES

- (1) *Über Kranken - und armen - anstalten zu Paris* von Dr August Friedrich Schweigger, ordentlichem Professor der Botanik zu Königsberg. Bayreuth, 1809 (Des hôpitaux et établissements de bienfaisance à Paris par le docteur Auguste Frédéric Schweigger, professeur ordinaire de botanique à Königsberg. Bayreuth, 1809 ; 206 p.).
Nous renvoyons à l'exemplaire conservé au Service de Documentation de l'A.P.-H.P. (Paris) et à notre traduction commentée du seul chapitre (p. 1 à 39) consacré aux maisons d'aliénés : Michel CAIRE et Sabina VEIT, *Une visite des établissements parisiens d'aliénés en 1808*. Paris, 1995, 57 p. Les chapitres qui concernent les autres établissements (Hôpital des Vénériens de la place des Capucins, l'Hôpital des Enfants Malades de la rue de Sèvres, Saint-Louis, Beaujon, Saint-Antoine, Cochin, Necker, l'Hôpital de la Charité, l'Hôtel-Dieu et les Quinze-Vingt) attendent leurs traducteurs.
- (2) Mentionné dans les bibliographies de Erwin H. ACKERKNECHT, *Medicine at the Paris Hospital (1794-1848)*. Baltimore, 1967, et de Pierre HUARD, *Sciences Médecine Pharmacie de la Révolution à l'Empire (1789-1815)*. Paris, 1970, ainsi que par Marcel CANDILLE, "L'hospitalisation des malades en France". In : *Histoire de la Médecine, de la Pharmacie...* dir. par J. POULET, J.-Ch. SOURNIA et M. MARTINY, Paris, 1977 ; Tome V ; p. 44. A. PAULY, *Bibliographie des sciences médicales* (1874) signale une réédition à Leipzig en 1813.
- (3) *Reise nach Paris...* Wien, Camesina, 1804-1805, relation d'un voyage dans la capitale française sous le Consulat (1802-1803).
- (4) Fils d'un conseiller du roi et docteur en médecine, il entre à Bicêtre le 1er floréal an III. "Il est dès le Consulat très apprécié par Corvisart qui l'attache à la Maison de l'Empereur, lors de sa constitution. Dès lors, Lanefranque va se trouver plus souvent en campagne qu'à Bicêtre" (Jean-François LEMAIRE, art. *Lanefranque* du Dictionnaire Napoléon, dirigé par Jean TULARD, Paris, 1987).
- (5) François Dumont, nommé chirurgien en second en germinal an II, chirurgien en chef en nivose an VIII, meurt le 13 août 1816.
- (6) Hebréard entre à Bicêtre en qualité d'élève en chirurgie le 10 vendémiaire an V. En l'an IX, il y est nommé comme chirurgien en second. Parallèlement, il étudie la médecine, soutient sa thèse le 27 vendémiaire an XI : *Essai sur les tumeurs scrofuleuses*. Paris, an XI-1802. A la mort de Lanefranque, Hebréard est nommé *Médecin pour le traitement des fous*.
- (7) Les quartiers des vieillards et infirmes, et l'infirmierie font l'objet d'un autre chapitre du livre (p. 114 et suiv.), où sont évoqués Landré-Beauvais, médecin adjoint de Pinel, et les chirurgiens Lallement et Murat.

- (8) Pinel a pris ses premières fonctions hospitalières à Bicêtre le 11 septembre 1793, d'où il a obtenu sa mutation à la Salpêtrière en 1795. Nommé Professeur adjoint de Physique Médicale et d'Hygiène de l'École de Santé de Paris le 14 décembre 1794, il a succédé l'année suivante à Doublet dans la chaire de Pathologie interne.
- (9) Ancien garçon tanneur né en Franche-Comté en septembre 1745, Pussin est gouverneur puis surveillant des fous de Bicêtre de 1785 à 1802, puis des folles de la Salpêtrière de 1802 à 1811. En 1771, atteint des humeurs froides, il avait été transféré de l'Hôtel-Dieu de Paris à Bicêtre comme infirme. Guéri, il reste à Bicêtre et obtient, en 1780, le poste de maître des enfants puis de gouverneur des fous. Voir : Michel CAIRE, "Un état des fous de Bicêtre en 1792". *Nervure*, 1993, 7 ; 62-67 et "Pussin, avant Pinel". *L'Information psychiatrique*, 69, 6, 1993 ; 529-538.
- (10) Né en 1767 à Guérande (Loire-Atlantique), Lallement se livre à l'étude de la chirurgie de 1784 à 1792 à l'École de Desault, et mène une longue carrière universitaire et hospitalière, comme professeur à l'École puis Faculté de médecine de Paris de 1795 à 1822, chirurgien en chef de la Salpêtrière et membre de l'Académie de médecine en 1820. Mort le 10 décembre 1834 à Paris.
- (11) *Traité médico-philosophique*, 1809, p. 193.
- (12) Michel CAIRE. - "L'utilisation des récits de voyageurs hommes de l'art au XIXe siècle. Une visite du service des aliénées à la Salpêtrière en 1808". In : *Histoire de la médecine, Leçons méthodologiques* (sous la direction de Madame D. GOUREVITCH). Paris, Ellipses, 1995 ; 150-154.
- (13) Michel GOUREVITCH. - "Qui soignera le divin marquis ? Documents inédits sur les conflits de pouvoirs entre directeur et médecin à Charenton en 1812". *Perspectives psychiatriques*, 1984, II, n° 96 ; 85-91.
- (14) *Notice sur l'établissement consacré au traitement de l'aliénation mentale établi à Charenton près Paris*, juin 1812. Arch. de la Seine, D3 AZ n° 212, p. 1 : ms 58 ff publié in : SADE, *Journal inédit*, Paris, 1970 ; p. 115-183.
- (15) Michel CAIRE et Sabina VEIT. - "Une soirée au théâtre des fous de Charenton". *L'information psychiatrique*, 71, 4, 1995 ; 383-389.
- (16) Voir les trois biographies récentes de Sade : Raymond JEAN, *Un portrait de Sade*. Paris, 1989 ; 333 p., Jean-Jacques PAUVERT, *Sade vivant*, Paris, 1990. T. 3 ; 593 p. et Maurice LEVER, *Donatien Alphonse François, marquis de Sade*. Paris, 1991 ; 912 p.
- (17) A.D. Val-de-Marne, AJ² 100 (cité par Lever, p. 607).
- (18) Texte de février 1811, découvert et publié par Thierry HAUSTGEN. - "Les débuts difficiles du Dr Royer-Collard à Charenton. Etat sommaire de la maison de Charenton sous le rapport du service médical et aperçu des réformes qui y sont nécessaires, Antoine-Athanase Royer-Collard, 1811". *Synapse*, 1989, 58 ; 57-66.
- (19) *Notice sur l'établissement...*, juin 1812, op. cit.
- (20) Jean-Etienne-Dominique ESQUIROL. - *Des maladies mentales...* Suivi de *Mémoire historique et statistique sur la Maison royale de Charenton (1835)*. Paris, Londres, 1838, 539-706. L'aliéniste reconnaît toutefois la présence d'aliénés parmi les spectateurs : "Les aliénés qui assistaient à ces représentations étaient l'objet de l'attention, de la curiosité d'un public léger, inconséquent et quelquefois méchant. Les attitudes bizarres de ces malheureux, leurs manières provoquent le rire, la pitié insultante des assistants".
- (21) Auguste de LABOUISSIE-ROCHEFORT. - *Voyage à Saint-Léger...* suivi de *Voyage à Charenton* ; Paris, 1827 ; 149-170.

- (22) T. HAUSTGEN, op. cit. p. 57-66, et Pierre PINON, *L'hospice de Charenton. The Charenton hospital*. Liège, Bruxelles, 1989 ; note 21, p. 76.
- (23) Michel GOUREVITCH. - "Le Théâtre des fous : avec Sade, sans sadisme". *L'Evolution psychiatrique*, 54, 4, 1989 ; 869-874.
- (24) L'auteur omet de signaler la maison de santé de la rue Neuve-Sainte-Genève n°21, tenue en 1808 par un docteur Leblond. A sa fermeture en 1853, Briere de Boismont qui en avait pris la direction en 1838 déménagera les malades dans sa maison du faubourg Saint-Antoine. D'autres "entreprises de particuliers" sont traitées à part, comme la maison de retraite de *Monsieur Simon*, rue de la Clef (p. 126-128) et, pour le reste des petites pensions privées, Schweigger renvoie au *Dictionnaire administratif et topographique de Paris* de GOBLET.
- (25) Charles François Simon GIRAUDY (1770 - vers 1848), élève de Pinel, a soutenu sa thèse de médecine à Paris en l'an X sur "*Le délire causé par la Belladone*". Il est simultanément collaborateur d'Esquirol rue Buffon, et médecin adjoint de Charenton sous de Coulmier.
- (26) Gaspard Laurent Bayle, élève et successeur en 1805 de Corvisart à la Charité.
- (27) E.H. ACKERKNECHT, op. cit., p. 98.
- (28) En 1846, Blanche déménage à Passy. Son fils Antoine-Emile lui succède en 1852, et laisse en 1872 la direction de la maison à son adjoint, le docteur André-Isidore Meuriot dont le fils Henri, psychiatre, déménagera la maison de santé à Crosne : la Clinique du Château du Bel-Air est en 1998 toujours en activité.
- (29) Georges LENOTRE. - *Vieilles Maisons, Vieux Papiers*. Paris, Perrin, 1906 (rééd. 1949, IIIe série, 117-141) ; Olivier VINCENNE, "La maison de Santé Belhomme. Légende et réalité". *Mémoires de la Fédération des Soc. hist. et archéol. de Paris et de l'Ile-de-France*, Paris, 1985, 36 ; 135-208.
- (30) *Traité médico-philosophique*, 1809 ; p. 20.
- (31) Voir : Louis-René SEMELAIGNE. - *Les pionniers de la Psychiatrie française avant et après Pinel*. Paris, 1930, p. 110-117) et Jean VINOT-PRÉFONTAINE (1921), "La maison de santé du Dr Jacquelin du Buisson". *La Chronique médicale*, 1921, 28, 2 ; 35-41 et 67-73.

SUMMARY

The author is setting out a book printed at Bayreuth in 1809 and stating a visit of parisian hospitals between 1806 and 1808 by the german botanist and medic August Friedrich Schweigger. The only part of that relation translated in French is concerning mental hospitals ; it gives an out of ordinary look upon health cares in France during the 1st Empire.